

La Galerie du palais
ou
l'Amie rivale

1632, au théâtre du Marais

Lettre dédicatoire

La lettre dédicatoire s'adresse à madame de Liancourt. Son époux est le dédicataire de *Mélite*. D'ailleurs, Corneille y fait allusion à la fin de la lettre. Cette dame avait résisté à un mariage arrangé par sa famille. Son expérience de vie la rendait donc bien capable de comprendre un des enjeux de la pièce.

Divertir est une des fins de cette pièce (et de toutes les pièces), c'est la fin, sinon principale, ou du moins essentielle. Or Corneille le dit en passant : il n'est pas capable d'être utile (en offrant de l'argent à prêter, ou en faisant jouer les pouvoirs d'une position politique ou imposant son autorité), mais il peut au moins divertir. Cette remarque me semble tout à fait sérieuse et même importante. En somme, pour un artiste, procurer du plaisir est la règle des règles, puisque c'est en un sens son seul pouvoir. Certaines remarques de Corneille, faites ailleurs, indiquent qu'il y a d'autres fins qui commandent à d'autres dimensions d'une pièce. Mais, pour le dire autrement, le plaisir est sinon l'essentiel (au sens de ce qui est le plus haut) du moins l'essentiel (au sens de ce qui est fondamental).

Corneille affiche encore une fois son humilité en tant qu'auteur ou artiste. Il est permis de penser qu'il ne dit pas tout ce qu'il pense sur cette question. Son humilité est bien orgueilleuse, ou ironique.

Comme il arrive souvent, la pièce est pour ainsi dire anthropomorphisée et devient une personne qui se présente à la dédicataire. Cette fois cependant, étant donné le titre, il ne peut pas jouer sur l'existence d'un personnage dans le récit.

Encore une fois, Corneille signale que sa pièce qui a connu le succès a aussi besoin, sur d'autres plans et pour d'autres raisons, de l'approbation de madame et de sa protection. Mais pour ce qui est de l'approbation, et sans doute de la protection qui s'ensuivrait, Corneille doit compter sur la publication de la pièce, parce que la dédicataire n'a pas vu la chose elle-même, soit la pièce jouée.

Examen

Comme il arrive souvent dans l'un ou l'autre des paratextes, Corneille aborde le problème des règles. Il indique d'abord et répète ensuite qu'un des fondements des règles est la pratique des Anciens, bien plus que quelque nécessité qui appartient au récit dramatique ; il ajoute que les Anciens ne respectaient pas tant ce que certains voudraient être des règles ; ils étaient plus pragmatiques, ou souples, et à la limite, la suggestion est faite, les règles sont une fiction de gens en manque d'autorité, ou sans connaissance pratique de la chose. Il le prouve en proposant plusieurs exemples. De plus, en faisant ainsi, il montre, voire affiche, sa connaissance

solide des faits d'écriture, citant des dramaturges grecs et latins.

On peut compter jusqu'à cinq remarques distinctes portant sur ce qui pourrait être une règle et son *lieu* d'action : le titre, l'unité (de lieu et d'intrigue ou de scènes), la vraisemblance du récit, l'unité de temps et, enfin, la noblesse ou la respectabilité des personnages. Dans l'ensemble du texte, Corneille n'est pas sur la défensive, au contraire. Ici comme si souvent ailleurs, il tient son bout contre ce qu'il croit être de la rigidité chez les esthètes professionnels et les critiques. Cela suppose donc que cette pièce aussi a été critiquée par les *experts* de l'époque, comme le suggérait déjà la demande de protection faite à madame de Liancourt.

Corneille signale que Florice, la suivante d'Hippolyte, reprend un rôle *classique*, celui de la nourrice, et surtout celui de la comploteuse. Pour ma part, j'y vois déjà chez Corneille le personnage du roué (ou de la rouée) qui gère la folie humaine. (Et qui est un *sine qua non* de l'œuvre de Molière.) Par ailleurs, il me semble que cette façon de la souligner suggère au lecteur que le personnage est important : le texte montre qu'elle est bel et bien l'agente principale, et certes qu'elle dirige et contrôle Aronte.

Mon résumé

Acte I – Aronte, écuyer de Lysandre, et Florice, suivante d'Hippolyte, discutent de l'amour de Lysandre pour Célidée, qu'il aimerait plutôt que Hippolyte ; ils se rappellent qu'ils doivent travailler à changer l'affection de l'un, Lysandre, pour l'une, Célidée, vers l'autre, Hippolyte. / Pleirante et Célidée s'entendent sur l'amant de la jeune fille, soit Lysandre. / Aronte reçoit de Célidée

une invitation pour Lysandre. / Deux marchands parlent de leurs commerces, de livres et de linges. / Dorimant et le libraire parlent de livres. / Dorimant est frappé par Hippolyte qui examine la marchandise de la lingère et parle avec le libraire de la mode du théâtre qui remplace les romans. / Dorimant et Lysandre discutent de poésie et de comédie. / Ayant appris que Dorimant a été touché par la beauté d'une jeune femme, Lysandre décrit le progrès de l'amour dans un cœur. / Cléante n'ayant pu suivre Hippolyte pour savoir qui elle est, Lysandre invite Dorimant chez Daphnis pour lui faire oublier sa déception en rencontrant de belles dames. / Après avoir parlé de la réaction de Dorimant face à Hippolyte, Florice promet de trouver des moyens nécessaires pour attirer sur elle le regard amoureux de Lysandre. / Célidée cherche Hippolyte pour se rendre avec elle chez Daphnis.

Acte II – Dorimant et Hippolyte badinent au sujet de l'attirance qu'ils ressentent l'un pour l'autre. / Lysandre entre chez Doris, et Hippolyte doit sortir parce que, selon Florice, sa mère l'appelle. / Dorimant et Lysandre parlent de l'amour que le premier a pour Hippolyte ; Lysandre promet de seconder son ami et prévoit son succès. / Hippolyte et Florice se préparent à déclencher un nouveau stratagème pour que la première gagne Lysandre. / Hippolyte et Célidée trament une sorte d'épreuve amoureuse pour Lysandre. / Comme on l'a été décidé dans la scène précédente, Célidée maltraite Lysandre. D'abord surpris, ce dernier accepte à la fin le renversement des sentiments de Célidée, mais il jure de rester fidèle, même s'il doit mourir de tristesse. / Lysandre tente de s'expliquer le départ de Célidée et proteste pour lui au moins qu'il ne sera pas infidèle.

Acte III – Aronte explique le comportement de Célidée et surtout incite Lysandre à feindre d'aimer une autre

femme, soit Hippolyte. / Aronte et Florice s'entendent pour prévoir que Lysandre sera bientôt chez Hippolyte. / Florice badine avec Hippolyte, mais elle lui apprend que Lysandre sera bientôt chez elle. / Céliidée apprend à Hippolyte que malgré le piège du dédain, Lysandre lui demeure fidèle. Elle accepte de jouer encore un peu l'amante irritée, mais annonce qu'elle récompensera sous peu son amoureux fidèle. / Devant Céliidée, Lysandre dit son amour pour Hippolyte, qui le rejette. / Une fois Céliidée et Florice parties, Lysandre continue et insiste, alors qu'Hippolyte reprend son discours sceptique. / Arrive Chrysante, mère d'Hippolyte, qui reste pour parler avec sa fille, alors que Pleirante emporte Lysandre. / Chrysante annonce une offre de mariage de Dorimant faite à Hippolyte, mais présentée par Pleirante, le père de Céliidée. Sa fille lui apprend qu'elle vient de recevoir l'offre amoureuse Lysandre. Chrysante, prudente, veut mieux comprendre ce qui se passe, parce que tout cela lui semble bien étrange. / Florice annonce à Hippolyte que Céliidée souffre. / Céliidée décrit son cœur. / Dorimant s'inquiète pour Céliidée et en conséquence pour son ami Lysandre. Il cherche ensuite à voir Hippolyte. / Florice le renvoie en prétendant qu'Hippolyte n'est pas chez elle.

Acte IV – Hippolyte apprend que Lysandre demande à Aronte de plaider sa cause auprès de Céliidée. Hippolyte et lui continuent d'ourdir le complot amoureux. / Céliidée et Dorimant interrogent Aronte qui s'échappe. / Céliidée pousse Dorimant à croire que Lysandre le trahit ; il décide de se battre en duel avec son ami, mais Céliidée ne réussit pas à lui faire accepter son amour à elle. / Ayant montré à Lysandre le conciliabule entre Céliidée et Dorimant, Aronte pousse Lysandre à la vengeance en se tournant pour de vrai vers Hippolyte. / Hippolyte veut connaître la raison du trouble de Lysandre, ce qu'il refuse de lui dire. Hippolyte se rend compte que

Lysandre n'est pas sous son pouvoir. / Hippolyte prétend devant Célidée que Lysandre est fou d'amour pour elle, mais qu'elle ne le croit pas et qu'elle le rejette. Célidée veut qu'Hippolyte lui permette d'aimer Dorimant. Mais Hippolyte feint l'indifférence pour les deux. / Pleirante voudrait savoir si Hippolyte accepte l'amour de Dorimant. Elle quitte la scène pour consulter sa mère. / Célidée révèle à Pleirante où en sont les choses, du moins à ses yeux. / Célidée s'explique à elle-même et s'attriste d'avoir à obéir à un père, qui pourtant ne veut que ce qu'elle voulait ; elle résiste à la tentation de laisser renaître son amour pour Lysandre. / Un mercier et une lingère se disputent. / La lingère fait affaire avec Florice et le libraire avec Cléante. / Aronte se plaint à Florice qui promet de tout arranger. / Le mercier accuse la lingère d'être malhonnête.

Acte V – Lysandre revient sur sa décision de se battre en duel avec Dorimant. Il cherche le bon moyen de gagner Hippolyte. / Lysandre et Dorimant se disputent, en se traitant l'un et l'autre de malhonnêtes. / Célidée arrive, et Dorimant la fuit. / Célidée et Lysandre s'expliquent. / À leur tour, Hippolyte et Dorimant s'expliquent. / Devant Pleirante, Lysandre et Dorimant s'expliquent. / Hippolyte et Célidée s'expliquent et rétablissent leur amitié. / Arrivent les parents, et tout se règle.

Quelques remarques

Encore une fois, on a droit à une pièce étrange et certes compliquée, pleine de revirements et de surprises, du moins pour les personnages. On dirait que Corneille s'exerce à créer des imbroglios amoureux sans s'inquiéter de la solidité psychologique des personnages ou à partir de personnages assez loufoques. Mais je me

demande toujours s'il n'y a pas moyen de mieux recevoir le récit et les personnages malgré les premières apparences ; ou encore, je me demande si le récit n'est pas créé autant pour *dire* quelque chose que pour être *réaliste*. En tout cas, je ne vois pas comment je pourrais tomber amoureux, et cesser de l'être, et hésiter, et me laisser tromper, comme les personnages de la pièce, et tout cela avec autant de facilité. Peut-être est-ce que je me trompe. Ou peut-être Corneille cherche-t-il à produire une intuition toute simple, à partir d'une présentation comme on dit théâtrale ou caricaturale : en amour, les humains (et vous, bien chers spectateurs et vous, hypocrites lecteurs) sont tous un peu fous.

En tenant compte du titre cette fois, je me demande pourquoi le monde du commerce interrompt à deux reprises les récits amoureux compliqués et loufoques. Corneille s'adresse à cette question comme il le peut et comme il le veut. Mais je me méfie. Les deux domaines représentés, celui du commerce et celui de l'amour, seraient-ils des miroirs l'un de l'autre ? En tout cas, il me semble que souvent Corneille suggère que la vie dans son ensemble, ou d'autres domaines de la vie (par exemple la politique ou l'amitié), ressemble à ce qui est représenté dans ses comédies amoureuses. Et vice versa, puisque ce sont des ressemblances. Mais alors la petite moralité des gens de commerce peut servir de miroir de la moralité des amoureux, de leur moralité et de leur amoralité, voire de leur immoralité.

J'aime bien le sous-titre qui, me semble-t-il, touche à quelque chose de plus essentiel. *L'Amie rivale*, qu'est-ce à dire ? Que la rivalité amoureuse complique l'entente amicale ? Plus grave encore, qu'au fond, la vie est toujours pleine de mensonges, de pièges et d'arnaques, mais aussi de complications, d'insatisfactions, de méchancetés ? Et cela est vrai parce que les humains

sont toujours, tôt ou tard, des rivaux, parce qu'ils ont toujours des désirs et que les choses qui satisfont ces désirs ne sont pas partageables?. *All is fair in love and war*, dit le proverbe anglais (que cite Shakespeare), ou encore à la guerre comme en amour, tout est valide, parce que la vie humaine est ainsi faite, soit parce que même l'amour est une guerre, parce que l'amour et la guerre sont humains.

Dans la première scène de l'acte un, Aronte et Florice discutent des amours du maître de l'un et de la maîtresse de l'autre. On ne peut trouver un début plus banal pour une comédie amoureuse. Est-ce un hasard si ces deux personnages, secondaires sans doute, mais qui tiennent à agir sur les autres plus importants pour avoir une récompense, parlent d'occasion à saisir et de moyens à prendre? (Il semble bien qu'Hippolyte pousse Florice à agir; en tout cas, Florice promet de l'argent à Aronte, argent qui viendrait d'une Hippolyte reconnaissante.) Si les serviteurs sont les facilitateurs, ils le sont parce qu'ils obéissent à leurs maîtres et qu'ils s'attendent à être récompensés.

En tout cas, pour ma part, dès cette première scène, je subodore ce que j'appellerais le machiavélisme cornélien. De plus, les deux domestiques distinguent tout à fait entre l'amour et le mariage: l'un n'est pas l'autre, mais l'un et l'autre lien humain jouent dans la vie des individus, et l'un, le désir amoureux, conduit souvent au second. (On semble faire exception de ce qui est pourtant un fait incontournable: l'autorité parentale joue dans l'établissement du second.) On pourrait dire que tout le jeu vise l'ajustement adéquat de l'un, du mariage, avec l'autre, le désir amoureux. Remarque triviale peut-être, mais quand même essentielle.

Par ailleurs, dans ce cas-ci, le désir amoureux de l'un, Lysandre, n'est pas compatible avec celui de l'autre, Hippolyte. Or c'est justement l'ouvrage auquel doivent travailler les deux personnages : Aronte décrit la situation, Florice donne le but à atteindre.

Dans la suivante, Pleirante et Célidée se montrent tout à fait d'accord : le père encourage la passion de sa fille qui, elle, se soumet à la décision de son père en tant que maître de son cœur. (C'est un peu facile dans son cas, on l'admettra, puisque le père accepte d'emblée celui que désire la fille.) La délicatesse du père va jusqu'à vouloir que sa fille ne soit pas contrainte par son autorité, ou du moins aussi peu que possible. Cette parfaite entente est marquée par une petite, toute petite différence : le père suggère que sa fille est d'abord attirée par le corps ou la beauté de Lysandre, alors que Célidée insiste sur l'âme ou les qualités morales de l'homme qu'elle aime. L'entente, qu'on peut dire idéale, est menacée, d'une part, par le désir d'Hippolyte, comme on le sait déjà, mais, d'autre part, par l'instabilité de Célidée, comme on l'apprendra bientôt.

Dans la suivante, par le truchement d'Aronte, Célidée invite Lysandre chez Daphnis, pour la rencontrer avec quelques autres dames. Célidée et Aronte badinent un peu, mais la dame remet le serviteur à sa place. Celui-ci, qui était déjà peu enclin à servir l'amour de Célidée, comme on l'a vu, fait entendre son déplaisir : elle est superbe (orgueilleuse), arrogante et vaniteuse ; il veut se venger, voire venger les gens comme lui contre les gens comme elle. Encore une fois, mais d'une autre façon, on sent qu'il y a une sorte de réclamation des inférieurs à avoir leur mot à dire dans la vie de leurs supérieurs. En tout cas, il est question de pouvoir et d'alliance et de manigances : Aronte prétend qu'il peut influencer son

maître et qu'il peut ainsi réduire le pouvoir de Célidée à rien.

Dans la suivante, deux marchands discutent. Cela place l'action sur la place de la galerie du Palais, comme le veut le titre. Mais il me semble aussi qu'il enracine l'histoire amoureuse dans la vie réelle, qui est celle du commerce. Or la lingère signale que son tissu le plus populaire est un instrument de séduction et que sa fonction est de cacher le fard (donc de cacher le masque) et de rendre le visage plus beau, ou en tout cas de permettre à la laideur éventuelle de se cacher, et de permettre à l'imagination d'embellir ce qui est déjà beau. « De vrai, bien que d'abord on en vendît fort peu, / À présent Dieu nous aime, on y court comme au feu ; / Je n'en saurais fournir autant qu'on m'en demande : / Elle sied mieux aussi que celle de Hollande, / Découvre moins le fard dont un visage est peint, / Et donne, ce me semble, un plus grand lustre au teint. » Ce n'est *rien*, je le sais, mais il me semble qu'on est déjà au cœur de la pièce en tant que récit amoureux : le tissu que la lingère vend est au service de la séduction féminine, et ce sur deux, voire sur trois plans. Mais alors pourquoi le lieu, la Galerie du Palais, ne serait-il pas lui aussi une sorte de commentaire allusif à la vie amoureuse : les marchands veulent faire de l'argent, et la vie amoureuse n'a-t-elle des incidences financières, ou la poursuite amoureuse ne ressemble-t-elle, au moins un peu, au marchandage ?

Dans la suivante, Dorimant parle avec le libraire de livres et de poésie. Il y a là peut-être une allusion à Corneille ou à un de ses rivaux ; en tout cas, on parle d'une comédie publiée. J'oserais y voir une allusion à *Mélite* et au sonnet de Tircis qui décrit *Mélite*. La mise en abyme est évidente en tout cas. Mais on se demande si elle n'a pas quelque sens plus profond. Par exemple, est-

ce que Dorimant, qui connaît la littérature et en particulier le théâtre, serait un personnage qui est plus intéressant de ce fait ?

Dans la suivante, Corneille représente la rencontre tout à fait hasardeuse entre Dorimant et Hippolyte. (N'est-ce pas un autre élément, soit le rôle du hasard dans la vie, qui est pour ainsi dire représenté par le fait que les choses se passent dans la Galerie du Palais ?) En tout cas, ce lieu, où les gens se voient et se rencontrent parce qu'ils ont des intérêts divers et non parce qu'ils sont encadrés par la classe, ou la religion, ou la morale, déclenche une bonne partie de l'action.

La scène a un naturel étonnant : la discussion entre les trois femmes autour de tissus est merveilleuse ; tout autant est le jeu qui fait que les marchands voient l'intérêt du jeune homme pour la jeune femme et qui se taquinent au sujet de leurs produits à vendre. On sent que Corneille est fier de son talent de portraitiste, ou de *naturaliste* ; en tout cas, j'en serais fier. Enfin, les derniers mots de la scène signalent que la mode croissante du théâtre ne vient pas de l'excellence de ce qu'elle fait naître, mais aussi que les romans perdent de la faveur populaire. Dans une pièce encore à venir, soit *L'Illusion comique*, Corneille reviendra sur la popularité du théâtre.

Dans la suivante, les deux jeunes hommes parlent de poésie et de théâtre (et peut-être de romans), mais on sent bien que Corneille donne son avis par la bouche de ses personnages. En tout cas, on devine qu'il veut qu'on croit qu'il est un membre de la *meilleure* équipe d'auteurs. Au fond, le spectateur (et le lecteur) est appelé à s'identifier à ces deux jeunes hommes articulés et séduisants. Or, Lysandre se plaint du peu de naturel des poètes qui ne réussissent pas à bien représenter la vérité

de la chose, de la seule chose qui compte, l'amour : il faut partir de l'expérience pour bien écrire et donc pour bien représenter les choses de l'amour. On saisit qu'il y a là une exigence esthétique (que Corneille a déjà exprimée dans certains paratextes) : la vraie poésie n'est pas prise dans le *piège* de l'imitation des Anciens (dite « la vieille rubrique ») ; elle vise à représenter les choses et d'abord à dire et redire et faire voir l'expérience des choses. En tout cas, il y a là quelque chose d'une déclaration esthétique et même d'un avis dans le débat qui deviendra la « querelle des Anciens et des Modernes ». Enfin, si Dorimant est un homme qui aime la littérature, il faut en dire autant de Lysandre. Ce qui suggère que le titre de la pièce pourrait être : *Les Amours des jeunes bourgeois éduqués et à la mode*.

Dans la suivante, Lysandre décrit avec finesse comment on passe (et comment Dorimant passera) de l'intérêt pour un beau visage à une passion amoureuse véritable. Je crois que Corneille donne un nouvel exemple de ce réalisme qui fut proposé dans la scène précédente : il propose une représentation réaliste psychologique, après avoir offert un portrait réaliste sociologique. « À la première vue, un objet qui nous plaît / N'inspire qu'un désir de savoir quel il est ; / On en veut aussitôt apprendre davantage, / Voir si son entretien répond à son visage, / S'il est civil ou rude, importun ou charmeur, / Éprouver son esprit, connaître son humeur : / De là cet examen se tourne en complaisance ; / On cherche si souvent le bien de sa présence, / Qu'on en fait habitude, et qu'au point d'en sortir / Quelque regret commence à se faire sentir : / On revient tout rêveur ; et notre âme blessée, / Sans prendre garde à rien, cajole sa pensée. / Ayant rêvé le jour, la nuit à tous propos / On sent je ne sais quoi qui trouble le repos ; / Un sommeil inquiet, sur de confus nuages, / Élève incessamment de flatteuses images, / Et sur leur vain

rapport fait naître des souhaits / Que le réveil admire et ne dédit jamais ; / Tout le cœur court en hâte après de si doux guides ; / Et le moindre larcin que font ses vœux timides / Arrête le larron, et le met dans les fers.» Dorimant suggère que Lysandre décrit ce qui lui est arrivé. Lysandre prétend qu'il y a une différence entre lui et ceux qu'il décrit.

Je note en passant que quand Dorimant parle du visage d'Hippolyte, il l'appelle son masque. Est-il possible qu'une bonne partie de l'intrigue soit déjà exprimée par ce simple mot ? Si les visages sont des masques, c'est que la vie implique un exercice de masquage et de démasquage. Cela peut être entendu de deux façons, disons à l'ancienne (le mot grec *alêthéia* est encore une fois en jeu) ou à la moderne, et donc à la machiavélienne (ce que suggère d'ailleurs le mot *masque*).

Dans la suivante, Lysandre continue sa description des mouvements amoureux. Dorimant reconnaît que les mots sont justes et même qu'il est bel et bien pris par un début d'amour pour la jeune femme qu'il a vue ou entrevue. Encore une fois, me semble-t-il, Corneille offre une sorte de preuve performative qu'il est capable de la vérité dont on a parlé plus tôt.

Ensuite, je trouve que par un geste amical tout à fait naturel, Lysandre invite Dorimant chez Daphnis. « Souffre que je te mène en une compagnie / Où l'objet de mes vœux m'a donné rendez-vous ; / Les divertissements t'y sembleront si doux, / Ton âme en un moment en sera si charmée / Que, tous ses déplaisirs dissipés en fumée, / On gagnera sur toi fort aisément ce point / D'oublier un objet que tu ne connais point. / Mais garde-toi surtout d'une jeune voisine / Que ma maîtresse y mène ; elle est et belle et fine, / Et sait si dextrement ménager ses attraits, / Qu'il n'est pas bien

aisé d'en éviter les traits. » Mais du coup, Corneille fait avancer l'intrigue le plus naturellement du monde, tout en indiquant que Lysandre est déjà sensible à la beauté d'Hippolyte malgré son amour déclaré pour Célidée.

Dans la suivante, Florice se montre une sorte d'experte en amour : elle voit la réaction de Dorimant, elle connaît les insuccès d'Aronte, elle prétend pouvoir transformer le cœur de Lysandre pour satisfaire à sa maîtresse. Le personnage de Florice est sans doute une sorte de préfiguration des serviteurs habiles ou des roués des pièces de Molière (Mascarille, Scapin, Frosine ou Toinette). Mais j'y vois aussi une sorte d'imitation de Ligurio qui se met au service de Callimaco dans la *Mandragore* de Machiavel. « Ne le présumez pas, il faut avoir recours / À de plus hauts secrets qu'à ces faibles discours. / Je fus fine autrefois, et depuis mon veuvage / Ma ruse chaque jour s'est accrue avec l'âge : / Je me connais en monde, et sais mille ressorts / Pour débaucher une âme et brouiller des accords. » Fort bien, mais il faut voir que, par des promesses de ruses et par des prétentions à de secrets savoirs, Florice ne fait que répondre à une demande d'Hippolyte : elle veut voler Lysandre à son amie / voisine, et Florice sait comment faire arriver la chose.

Dans la dernière scène de l'acte un, il y a là sans doute une scène qui sert à montrer les deux femmes se rendant chez Daphnis comme entendu avant. Mais il y a plus, me semble-t-il. On entend l'intérêt d'Hippolyte pour Lysandre, et on entend la fierté de Célidée qui prétend mener son amoureux par le bout du nez. Or tout cela signale comment la dimension amoureuse de la vie est quand même celle de traîtrise (Hippolyte envers son amie Célidée) et du pouvoir (Célidée par rapport à Lysandre). Cela doit aussi mener à remettre en question la relation amicale entre Lysandre et Dorimant. En tout cas les

deux derniers vers sont habiles : « S'il osait y manquer, je te donne promesse / Qu'il pourrait bien ailleurs chercher une maîtresse. » Le spectateur (et le lecteur) y entend l'enjeu de la pièce, et sans peut-être le savoir déjà qu'il sait ce que Célidée ne sait pas encore : à la fin, Lysandre sera-t-il encore soumis à Célidée triomphante ici ?

Dans la première scène de l'acte deux, se rencontrant chez Daphnis, les nouveaux amoureux, Dorimant, qui a vu Hippolyte à la galerie du Palais, parle de sa beauté, mais aussi de sa finesse. C'est le lendemain qu'elle se moque de lui et de ses déclarations certes. Elle prétend que c'est parce qu'elle tient à ce qu'il dépasse les compliments banals au sujet de son corps ; elle veut plus qu'un miroir ordinaire ; elle se méfie de lui et de ses beaux mots. Mais on peut imaginer qu'il y a une autre raison, soit celui de son amour caché pour Lysandre. Ceci est sûr : leur conversation galante est bien fine. « (Dorimant) Railleuse ! (Hippolyte) Excusez-moi, je parle tout de bon. / (Dorimant) Le temps de cet orgueil me fera la raison ; / Et nous verrons un jour, à force de services, / Adoucir vos rigueurs et finir mes supplices. » Et elle finit avec une sorte de défi de duel : je vous gagnerai, madame ! ou encore je vaincrai ! Je me permets de signaler qu'à travers les finesses et les exagérations comiques (Dorimant souffre les supplices !), il y a là la présentation de la vie amoureuse comme une lutte, voire comme une guerre.

Dans la suivante, l'entrée de l'un (Lysandre) et la sortie de l'autre (Hippolyte) permettent quand même qu'ils échangent quelques mots et qu'on voie pour ainsi dire en action l'attirance que l'une (Hippolyte) a pour l'autre (Lysandre) et l'indifférence de l'autre pour la première. L'habileté de conteur de Corneille est en pleine évidence.

Pourtant, Lysandre n'a-t-il pas avoué autre chose à la fin de l'acte un, soit le pouvoir séducteur d'Hippolyte ?

Dans la suivante, Dorimant et Lysandre, en bons amis, se parlent à cœur ouvert ; Lysandre offre ses services et surtout encourage son ami à ne pas désespérer, lui qui s'inquiète des mots et des gestes décourageants de la froide Hippolyte. En tout cas, on est, du moins ici, dans un monde bien différent de la pièce précédente : tout semble se passer sans grande malhonnêteté chez les principaux personnages, et surtout entre les deux hommes qui se disent amis. Mais le début de la pièce indique qu'Hippolyte veut Lysandre et rien n'indique qu'elle ait changé, au contraire. Et les assurances de Lysandre sont sujettes au doute du spectateur (ou du lecteur). Ainsi à la fin de la scène, Dorimant exprime le doute persistant qui le torture (et comme il l'a dit avant, qui ajoute au charme d'Hippolyte). « Dieux ! qu'il est malaisé qu'une âme bien atteinte / Conçoive de l'espoir qu'avec un peu de crainte ! / Je dois toute croyance à la foi d'un ami, / Et n'ose cependant m'y fier qu'à demi. » En somme, il parle d'Hippolyte qui lui résiste, mais il dit sans trop le savoir qu'il y a aussi un danger pour lui en raison de son ami.

Dans la suivante, on apprend qu'un nouveau stratagème (mentionné puis abandonné dans la première scène) est déjà en marche. Hippolyte est irritée d'avoir dû mettre une fin à la conversation entamée avec Lysandre, mais elle accepte tout à fait la ruse proposée par Florice, tout en sachant, et en avouant à voix haute, qu'elle est une traîtresse envers son amie. En tout cas, cette femme a des propos que ne renierait pas Machiavel, conseiller de princes en vérité effective. « (Florice) Je sais ce que je fais, et ne perds point mes pas ; / Mais de votre côté ne vous épargnez pas ; / Mettez tout votre esprit à bien mener la ruse. / (Hippolyte) Il ne faut point par là te préparer

d'excuse. / Va, suivant le succès, je veux à l'avenir / Du mal que tu m'as fait perdre le souvenir. / Célidée, il est vrai, je te suis déloyale, / Tu me crois ton amie, et je suis ta rivale, / Si je te puis résoudre à suivre mon conseil, / Je t'enlève, et me donne un bonheur sans pareil. » Par ailleurs, il est fort intéressant de noter que dans les éditions subséquentes, Corneille a coupé les derniers vers qui disent la méchanceté et la trahison, conscientes, d'Hippolyte, et qui reprennent le sous-titre de la pièce.

Par ailleurs, quand je compare ce qui se passe dans cette pièce avec ce qui se passait dans la précédente, la trahison et la méchanceté semblent être le fait des femmes plutôt que celui des hommes. En tout cas, en lisant une pièce sans oublier l'autre, on pourrait suggérer que Corneille persiste et signe, voire qu'il tient à ce que le spectateur (et le lecteur) saisisse qu'il décrit la nature humaine, et non pas les défauts du seul sexe masculin puisque les femmes peuvent aussi méchantes, et consciemment aussi méchantes que les hommes.

Dans la suivante, d'abord en badinant, Célidée dit à Hippolyte que Dorimant lui semble aussi aimable, voire plus encore, que Lysandre. Tout en protestant qu'elle ne croit pas Célidée, qui avoue son attirance pour Dorimant, Hippolyte encourage son amie à être dure envers son amoureux, Lysandre. Elle prétend que l'amour, du moins l'amour vérifié et solidifié par les difficultés passe par ce genre d'exercice. La duplicité de chacune de ces femmes est saisissante. En somme, je me répète, cette pièce place le mensonge et les ruses du côté des femmes, alors que les hommes, jusqu'ici et en gros durant toute la pièce, sont des parangons de droiture et d'authenticité. Voilà pour la différence entre les deux dernières pièces et donc de la ressemblance / différence entre les deux sexes. Mais qu'est-ce que cela dit au sujet de l'intuition fondamentale de Corneille

(comme le dit Maupassant) ? Cela est bien moins clair. Et d'abord le spectateur (et le lecteur (enfin, je)) ne peut manquer de se questionner d'avance en ce qui a trait aux hommes de la pièce et à la qualité de leur amitié. On dirait que le si visible virus amoureux des deux jeunes femmes infecte d'avance les autres personnages, et même les deux hommes si droits.

Mais en un sens, le sommet de la scène se trouve (comme si souvent chez Corneille) à la toute fin. Là, Céliquée avoue qu'au moment même où elle trahit Lysandre, elle n'est pas sûre de ne plus l'aimer ou de l'aimer moins que Dorimant. « Quel étrange combat ! Je meurs de le quitter, / Et mon reste d'amour ne le peut maltraiter. / Mon âme veut et n'ose, et bien que refroidie, / N'aura trait de mépris si je ne l'étudie. / Tout ce que mon Lysandre a de perfections / Se vient offrir en foule à mes affections. / Je vois mieux ce qu'il vaut lorsque je l'abandonne, / Et déjà la grandeur de ma perte m'étonne. / Pour régler sur ce point mon esprit balancé, / J'attends ses mouvements sur mon dédain forcé ; / Ma feinte éprouvera si son amour est vraie. / Hélas ! ses yeux me font une nouvelle plaie. / Prépare-toi, mon cœur, et laisse à mes discours / Assez de liberté pour trahir mes amours. » Je trouve cela génial. Au fond, suggère-t-elle, elle demande à Lysandre de décider des passions de son cœur à elle : s'il reste fidèle malgré le piège qu'elle lui tend, elle l'aimera encore et plus que par le passé. Mais pour sa part, Corneille fait entendre la fragilité des passions humaines, ou propose cela comme vérité du cœur.

Dans la suivante, Céliquée s'exécute toute de suite selon la suggestion d'Hippolyte et ne montre que du mépris pour Lysandre : non seulement elle ne l'aime plus, mais ce n'est pas parce qu'elle en aime un autre ou qu'il ait fait quelque mal ; elle ne l'aime plus, parce qu'elle a

décidé qu'il en est ainsi. (Et donc est reprise la représentation du cœur humain comme organe psychologique bien fragile ou mobile.) Corneille, qui dit qu'il n'y a pas beaucoup de *pointes* dans cette pièce, se trouverait mal pris si on lui citait les vers de cette scène : c'est, au début et à la fin, un excellent exemple de stichomythie. Un exemple en douze vers. « (Célidée) Quoi ? j'aurai donc de vous encore une visite ! / Vraiment pour aujourd'hui je m'en estimais quitte. / (Lysandre) Une par jour suffit, si tu veux endurer / Qu'autant comme le jour je la fasse durer. / (Célidée) Pour douce que nous soit l'ardeur qui nous consume, / Tant d'importunité n'est point sans amertume. / (Lysandre) Au lieu de me donner ces appréhensions, / Apprends ce que j'ai fait sur tes commissions. / (Célidée) Je ne vous en chargeai qu'afin de me défaire / D'un entretien chargeant, et qui m'allait déplaire. / (Lysandre) Depuis quand donnez-vous ces qualités aux miens ? / (Célidée) Depuis que mon esprit n'est plus dans vos liens. » Euripide ne fait pas mieux. Et Racine ne dépasse pas Corneille ici.

Par ailleurs, je comprends assez la première réaction de Lysandre : il veut que Célidée lui explique le brusque changement de son cœur. Mais lorsqu'elle continue et aggrave son cas, je peux comprendre que Lysandre proteste de lui être fidèle malgré tout, mais je trouve ridicule et même insensé qu'il puisse prétendre vraiment rester fidèle à une femme aussi vaine. De la même façon, je ne peux pas croire que Célidée puisse continuer de dire les choses qu'elle dit en voyant les réactions de l'homme qu'elle aime. En revanche, Corneille pourrait dire que cet échange est une caricature, artistique, de ce qui se passe parfois entre deux personnes qui s'aiment : d'un peu nulle part, surgit dans le cœur de l'un ou de l'autre une exigence folle d'être aimé et une crainte tout aussi folle de ne pas l'être, pas parfaitement. Il n'en reste

pas moins que jusque-là, la pièce ne tombait pas dans la caricature... Ici, il me semble qu'on n'échappe pas à ce jugement, et qu'il y a là une faiblesse dans la construction de la pièce.

Dans la dernière scène de l'acte deux, se parlant seul, Lysandre prétend que si Céliée a quitté si vite la place, c'est parce qu'elle a pitié de lui et qu'elle craint de céder à cette émotion pour le reprendre. Ce n'est pas du tout le cas. Or il développe encore un peu plus longuement ce qu'il lui disait face à face, soit qu'il lui sera fidèle comme il l'a été depuis le début. Il proteste même que son amour pour elle est si grand qu'en souffrant de son injustice, il prouvera au monde qu'elle est bien aimable puisqu'il l'aime malgré le mal qu'elle lui fait.

Tout cela est pour ainsi dire ridicule, je le répète. Mais une partie de moi proteste encore une fois que Corneille ne fait que présenter sous une forme extrême quelque chose des raisonnements fous qu'on fait et des décisions qu'on prend quand on est amoureux, soit amoureux jusqu'à la folie, comme on dit. En tout cas, il me semble que l'auteur pourrait se défendre (imparfaitement ?) en parlant ainsi.

Dans la première scène de l'acte trois, Aronte explique à Lysandre ce qu'il croit être la cause du comportement de Céliée : l'orgueilleuse amante aime exercer et, surtout, montrer et faire voir son pouvoir. Au fond, il répète ce que Lysandre disait dans la scène précédente, mais en inversant le signe : il ne faut pas rester fidèle devant un comportement semblable, mais manipuler la personne qui manipule. En faisant cela, il ment, puisque son intention est de détacher son maître de Céliée et de le tourner vers Hippolyte, au service de laquelle il travaille avec Florice. Il est remarquable que le défaut dont il accuse Céliée soit l'orgueil, et il recommande à

son maître de l'humilier. Or c'est justement parce qu'elle s'est montrée hautaine avec Aronte que ce dernier lui voulait du mal au début de la pièce. Par ailleurs, Aronte, comme Florice, prétend qu'il est une sorte d'expert en matière amoureuse.

Voici le moment le plus fort de la scène. « (Lysandre) Que n'obtiendras-tu point par ta dextérité, / Puisque tu viens à bout de ma fidélité ? / (Aronte) Mais, mon possible fait, si cela ne succède ? / (Lysandre.) Je feindrai dès demain qu'Aminte me possède. / (Aronte) Aminte ! Ah ! commencez la feinte dès demain ; / Mais n'allez point courir au faubourg Saint-Germain. / Et quand penseriez-vous que cette âme cruelle / Dans le fond du Marais en reçût la nouvelle ? / Vous seriez tout un siècle à lui vouloir du bien, / Sans que votre arrogante en apprît jamais rien. / Puisque vous voulez feindre, il faut feindre à sa vue, / Qu'aussitôt votre feinte en puisse être aperçue, / Qu'elle blesse les yeux de son esprit jaloux, / Et porte jusqu'au cœur d'inévitables coups. / Ce sera faire au vôtre un peu de violence ; / Mais tout le fruit consiste à feindre en sa présence. » Aronte suggère à Lysandre de feindre (le mot revient presque dix fois, mais il y a d'autres mots du même acabit, comme *fantaisie*, *jouer*, *ruse*, *peindre* et *semblant*), et surtout il y a le conseil de feindre l'amour pour une autre de façon à répondre à la feinte d'indifférence de Célidée.

Lysandre accepte la solution de son serviteur, mais à la condition de tenter une dernière fois de se ramener Célidée en lui disant par la bouche de son écuyer combien il a été surpris, combien elle le fait souffrir et à quel point il lui est encore fidèle malgré tout. En somme, il *demande* la permission d'utiliser d'abord une autre tactique, ou plutôt d'en rester à sa *stratégie* initiale, qui n'était pas, ou pas beaucoup une stratégie, soit de dire la vérité à la femme qu'il aime malgré sa méchanceté

qu'il espère passagère. Il n'en reste pas moins qu'au moment où il choisit, comme à la fin de l'acte deux d'être sincère et authentique et de montrer sa peine véritable, il a déjà choisi que le mensonge peut être un autre moyen. En un sens, cela est sensé, mais cela suppose qu'Aronte est honnête. Or ce n'est pas le cas. Et voilà où le bât blesse : quand on entre dans une anthropologie où le mensonge et la rivalité sont la vérité double, mais première, de l'existence, on entre dans un monde où les pièges sont partout, où les craintes sont constantes et où l'allié (l'ami ou le serviteur) est autant à craindre que l'ennemi.

Dans la suivante, les deux serviteurs, Aronte et Florice, s'entendent sur la prochaine étape de la nouvelle tactique qu'ils ont montée, mais qui est la suite stratégique de ce qu'ils font depuis le début. Pour la seconde fois, Aronte signale que leur action combinée dépend du fait qu'on ne les voit pas ensemble. Le masque est une partie essentielle de toute action.

Dans la suivante, Florice apprend à Hippolyte que ce qu'elle désire tant, que Lysandre se présente à elle et lui propose l'amour, arrivera sous peu. Il y a quelque chose de comique, mais de troublant, quand on voit Florice pour ainsi dire mener sa maîtresse par le bout du nez. Mais c'est un autre aspect de ce que j'appellerais la généralisation du procédé de la pièce *La Veuve*. Non seulement la trahison et la méchanceté est-elle du côté des femmes dans cette pièce-ci, mais encore ce sont les inférieurs qui mènent leurs maîtres, et ce depuis le début de la pièce.

Dans la suivante, Florice mine la confiance que proclame Célidée : elle prétend que la fidélité de Lysandre n'était que de courte durée ; elle s'appuie encore et toujours sur son savoir et son expérience. Piquée au vif, Célidée

propose de continuer son jeu et sa feinte un peu plus longtemps pour prouver, et ce même à Florice l'experte arrogante, que Lysandre lui est tout à fait fidèle. Ce disant et ce faisant, elle s'imagine capable non seulement de le mener aux portes de la mort (la mort physique), mais même de le ramener à la vie (et non pas seulement de faire renaître son amour) d'un seul baiser. « (Célidée) Je veux que ma rigueur à tes yeux continue, / Et lors sa fermeté te sera mieux connue ; / Tu ne verras des traits que d'un amour si fort, / Que Florice elle-même avouera qu'elle a tort. / (Hippolyte) Ce sera trop longtemps lui paraître cruelle. / (Célidée) Tu connaîtras par là combien il m'est fidèle. / Le ciel à ce dessein nous l'envoie à propos. / (Hippolyte) Et quand te résous-tu de le mettre en repos ? / (Célidée) Trouve bon, je te prie, après un peu de feinte, / Que mes feux violents s'expliquent sans contrainte ; / Et pour le rappeler des portes du trépas, / Si j'en dis un peu trop, ne t'en offense pas. » Il me semble qu'il y a une sorte de justice à voir la fière Célidée détrompée, ou plutôt jouée par la tactique que lui ont suggérée Hippolyte et d'abord Florice. Il n'en reste pas moins que ces deux femmes sont bien malhonnêtes, alors que la plus jeune (je l'imagine un peu plus jeune ; ai-je tort ?) n'est qu'un peu vaniteuse ou naïve, tout en étant dans les faits bien dure avec son amant. En tout cas, sa réaction ne fait rien pour prouver qu'Aronte avait tort en prétendant qu'elle était vaniteuse.

Dans la suivante, véritable tourbillon de duplicité, Lysandre proclame son amour pour Hippolyte, alors que Célidée croit qu'il lui adresse ses mots et qu'elle le rejette encore une fois devant une Hippolyte qui prétend refuser les déclarations amoureuses qu'elle désire depuis le début. Or quand Hippolyte refuse de l'entendre parler d'amour, l'autre lui répond qu'il se soumettra si bien à elle qu'elle cédera. Cela est d'autant plus cruel à dire que c'est ce qu'il faisait ou voulait faire, lorsqu'il était l'amant

de Célidée et même que c'est ce qu'il avait décidé de faire pour la regagner. Personne, mais alors personne, ne dit vrai dans cette scène. Il va presque de soi qu'on est au milieu physique du récit.

Dans la suivante, Lysandre continue de prétendre aimer Hippolyte plus que Célidée. Il prétend même que l'époque est révolue où l'amour était aveugle, et sa nouvelle passion est non seulement sincère, mais fondée dans l'expérience et donc solide et vraie. « (Hippolyte) Elle me passe en tout ; et dans ce changement, / Chacun vous blâmerait de peu de jugement. / (Lysandre) M'en blâmer en ce cas, c'est en manquer soi-même, / Et choquer la raison, qui veut que je vous aime. / Nous sommes hors du temps de cette vieille erreur / Qui faisait de l'amour une aveugle fureur, / Et l'ayant aveuglé, lui donnait pour conduite / Le mouvement d'une âme et surprise et séduite. / Ceux qui l'ont peint sans yeux ne le connaissaient pas ; / C'est par les yeux qu'il entre, et nous dit vos appas ; / Lors notre esprit en juge ; et suivant le mérite, / Il fait croître une ardeur que cette vue excite. / Si la mienne pour vous se relâche un moment, / C'est lors que je croirai manquer de jugement ; / Et la même raison qui vous rend admirable / Doit rendre comme vous ma flamme incomparable. » À la fin, Hippolyte prétend encore et toujours refuser sa déclaration. Il y a un plaisir certain à assister à une pièce où tout est faux parce que les personnages ne sont que des fictions soutenues par un jeu d'acteur, mais où le récit qu'il représente montre des êtres humains qui mentent à chaque mot qu'ils disent. Et en un sens, le sommet est atteint lorsqu'on prétend qu'« aujourd'hui » on ne fait plus comme avant, qu'« aujourd'hui » l'amour est devenu rationnel, et que les faits vont prouver l'amour de Lysandre pour Hippolyte qui est justement fondé dans les faits.

Je me demande pourquoi il *faut* qu'Aronte soit soudain présent sur scène.

Dans la suivante, les parents des deux jeunes personnes les séparent. C'est ce qu'on appelle un coup de théâtre qui rend possible un changement dans le récit.

Dans la suivante, Chrysante apprend de sa fille que Lysandre vient de lui faire une déclaration, alors que le père de Célidée a proposé un mariage entre Dorimant et Hippolyte. La mère d'Hippolyte devine tout de suite qu'il y a quelque chose qui cloche dans ce que sa fille lui apprend. Il ne faut pas oublier que sa fille lui cache ce qu'elle a fait et comment elle est en bonne partie la cause de cet imbroglio. Mais la confiance de la mère vient de ce que des gens comme Pleirante et Lysandre ne mentent pas et ne changent pas de sentiments aussi facilement. Je dirais que depuis le début, les deux parents sont des voix de bon sens, voire des personnes raisonnables, dans un monde de faussetés assez folles. Ce monde est pour ainsi dire mené par les deux serviteurs, mais qui sont au service d'Hippolyte. Or la pièce de Corneille exige qu'on fasse un sort à l'avis des deux vieux : sont-ils clairvoyants ? mais alors, les jeunes sont pour ainsi dire fous ; sont-ils innocents ? mais alors, leur point de vue cache la vérité de l'existence.

Dans la suivante, encore et toujours prise par son désir de Lysandre, Hippolyte veut savoir comment va son amie Célidée, mais sans vouloir la consoler en mettant une fin à son stratagème. La dureté de ses propos est encore une fois, si l'on veut, une caricature de l'égoïsme certain au cœur de l'amour quand il s'agit des rivaux, ou plutôt de rivales, comme c'est le cas ici. Ou l'égoïsme qu'on propose en est l'expression crue, non voilée et vraie.

Dans la suivante, les plaintes de Célidée, sous forme de stances, sont d'une belle éloquence : elle souffre, mais elle s'en rend compte et s'avoue qu'elle est au moins en partie la cause de son malheur. Je note qu'elle parle beaucoup d'orgueil et de honte. En revanche, elle annonce qu'elle n'en aime que mieux Dorimant, mais tout en reconnaissant que sa récente expérience la rend plus craintive, moins sûre d'elle-même et donc plus discrète. En somme, elle était sensible aux qualités de Dorimant, et elle l'est tout autant. Mais elle est moins arrogante qu'elle ne se montrait au début de la pièce. On peut donc dire qu'elle au moins a appris quelque chose sur elle-même et qu'elle est devenue moins vaniteuse. Et pourtant... c'est la honte, la honte publique, qui semble être son souci principal et donc le premier moteur, plus puissant que l'amour, de ses choix.

Dans la suivante, Dorimant se montre fidèle ami de Lysandre et fidèle amoureux d'Hippolyte ; il est même généreux envers Célidée. Décidément, les hommes sont bien les dupes dans cette pièce. Ou encore, ils se montrent honnêtes, et certes bien plus honnêtes que les femmes.

Dans la dernière scène de l'acte trois, Florice montre qu'elle est au fond la fidèle servante d'Hippolyte : ce qu'elle fait depuis le début, quelque malhonnête que cela puisse être, elle le fait pour satisfaire la passion de sa maîtresse pour Lysandre. Et voilà que revient pour moi le mystère de la fidélité dans un monde qui est décrit comme un nœud de vipères, ou le terrain d'une sorte de guerre perpétuelle. D'ailleurs, cette question persistante me revient tout de suite au début de l'acte quatre, mais en ce qui a trait à la fidélité d'Aronte ou, ce qui revient au même, à son infidélité envers maître. En somme, quel mal lui a fait Lysandre pour qu'il le trahisse aussi *bien* ? On n'en a aucune explication dans la pièce.

Dans la première scène de l'acte quatre, Aronte et Hippolyte s'expliquent. Je ne sais pas pourquoi Aronte est si fidèle à Hippolyte, si ce n'est parce qu'il en veut à Célidée, mais cela me semble une raison bien mince. En tout cas, ce qui est clair, c'est que le monde des stratagèmes, des mensonges et des pièges ne fonctionne que si ceux qui les montent sont fidèles entre eux. Peut-être, le mot *fidèle* est trop fort ; il faudrait dire sans doute « si leur alliance est solide ». En tout cas, à partir de l'acte cinq, la rivalité amoureuse et sexuelle, qui était plutôt verbale ou rusée dans ses moyens, devient violente. Aronte et Célidée poussent les amis à la violence.

Dans la suivante, Célidée et Dorimant interprètent les gestes d'Aronte ; ils devinent qu'il ment et qu'il est de connivence avec Hippolyte, mais ils se trompent au sujet de son mensonge. (Ne se trouve-t-on pas un peu dans la dynamique de *Much ado about nothing* (à prononcer *noting*) de Shakespeare, où les gens se trompent à tout moment au sujet des apparences qu'on leur met devant les yeux ? Si c'est le cas, il me semble qu'il y a un ton bien différent entre Shakespeare et Corneille.) En tout cas, Célidée profite de ce qu'elle interprète pour Dorimant afin de l'inciter à s'attaquer à son ami non pas en essayant de le tuer, mais en l'aimant elle. Mais Dorimant trop droit et trop violent (ou masculin) pour accepter sa solution. « La faiblesse du sexe en ce point vous conseille ; / Il se croit trop vengé, quand il rend la pareille : / Mais suivre le chemin que vous voulez tenir, / C'est imiter son crime au lieu de le punir ; / Au lieu de lui ravir une belle maîtresse, / C'est prendre, à son refus, une beauté qu'il laisse. (*Lysandre vient avec Aronte, qui lui fait voir Dorimant avec Célidée.*) / C'est lui faire plaisir, au lieu de l'affliger, / C'est souffrir un affront, et non pas se venger. / J'en perds ici le temps. Adieu : je me retire ; / Mais, avant qu'il soit peu, si vous entendez dire /

Qu'un coup fatal et juste ait puni l'imposteur, / Vous pourrez aisément en deviner l'auteur. » Il est sûr qu'une scène semblable serait inacceptable sous Louis XIV, et même très audacieuse sous Louis XIII. Je suis assez surpris que Corneille l'ait gardée intacte dans les éditions des œuvres complètes. Malgré cela, ou à cause de cela, il me semble que cette violence est essentielle, non seulement à l'esprit de cette pièce-ci, mais encore à une sorte de vision pessimiste (violente, amoral, traîtresse) de l'existence humaine.

En tout cas, poussé par Célidée, Dorimant annonce qu'il se battra en duel avec Lysandre. Et voilà que de nouveau, soit dans cette pièce, les mensonges de la vie amoureuse prennent un tour sérieux, soit violent et même mortifère. Il y a ici deux sortes de vengeance en jeu : la vengeance féminine, celle de Célidée, qui veut un homme et qui aime Dorimant (après avoir aimé Lysandre), et la vengeance masculine, celle de Dorimant, qui veut une punition physique, qui veut du sang, qui veut qu'il y ait une référence à la justice plutôt qu'au plaisir. Dorimant est trahi en amour, mais aussi en amitié, et là les choses deviennent sérieuses.

À la fin, on voit que Célidée perd sur toute la ligne. Aussi, son dernier mot est *pleurs*. Mais elle a assez de dignité pour vouloir que ses pleurs soient cachés. Encore une fois, c'est le thème de la honte et de l'orgueil qui semble lui coller à la peau ou dire le fond de son cœur.

Dans la suivante, Aronte essaie de conduire Lysandre à la décision d'épouser Hippolyte. Mais le jeune homme est trop irrité (c'est la scène miroir de la précédente) : or Lysandre se met en colère et menace Aronte, qui quitte la scène (décidément, la violence est à l'avant-scène) ; puis seul, il dit vouloir punir Dorimant et ainsi Célidée, et même Aronte et Hippolyte. (Il n'oublie que Florice dans

sa colère.) En somme, Lysandre vise tous ceux qui connaissent sa disgrâce. Mais il se raisonne pour ainsi dire, ou plutôt il cède à son amour pour Célidée. À la fin de la scène, il veut faire mourir le seul Dorimant qu'il croit un traître. « Revenez, mes fureurs, pour punir le perfide ; / Arrachez-lui mon bien ; une telle beauté / N'est pas le juste prix d'une déloyauté. / Souffrirais-je, à mes yeux, que par ses artifices / Il recueillît les fruits dus à mes longs services ? / S'il vous faut épargner le sujet de mes feux, / Que ce traître du moins réponde pour tous deux. / Vous me devez son sang pour expier son crime : / Contre sa lâcheté tout vous est légitime ; / Et quelques châtiments... » Cette fin de scène indique qu'en toute logique, la rencontre éventuelle est les deux hommes ne peut finir que par la mort de l'un d'eux : ils sont en colère l'un avec l'autre, en colère existentielle, si l'on veut, et donc en colère jusqu'à la vie jusqu'à la mort. Donc le thème de la violence est renforcé. Et est renforcée aussi la suggestion que même l'amitié parfaite qui existait entre les deux hommes ne résiste pas à la *nature* de la condition humaine. De plus, cette fin prépare à une nouvelle surprise. Corneille est un maître de l'intrigue. (Pour dire une chose toute bête, cela me fait penser à l'art consommé de Hergé dans les albums de Tintin, où la dernière image d'une page droite incite toujours à tourner la page pour continuer le récit.)

Quand Aronte, le menteur invétéré, dit « À vous dire vrai » on a un des moments délicieux de la scène : il suggère alors que Lysandre prenne au sérieux le mensonge qu'il a inventé pour rendre Célidée jalouse ; en somme, il suggère qu'on mente au point de rendre vrai ce qu'on a joué. Mais en un sens, tout lui échappe alors parce que Lysandre, comme Dorimant, en arrive à vouloir du sang et le désespoir de la femme qu'il aime. Il va même jusqu'à vouloir tuer tous ceux qui sont mêlés à son histoire.

Mais, comme on a vu, il se rassérène et ne veut plus que la mort de Dorimant.

Dans la suivante, lorsque Lysandre refuse de se soumettre aux demandes d'Hippolyte, qu'il feignait d'aimer pour s'attirer l'amour de Célidée, cette dernière se rend compte de la situation. Mais plutôt que de céder devant la situation et d'entrer dans une logique sensée ou de bon sens, elle décide que faute d'avoir ce qu'elle veut, elle pourra au moins se venger en séparant Célidée de Lysandre. Hippolyte, me semble-t-il, est plus perfide que ne l'est Célidée ; celle-là est plutôt faible et surtout peut-être elle ne veut pas de mal à Hippolyte, pas depuis le début. Cette différence me semble nette, mais est-elle significative ?

Dans la suivante, il me semble difficile de croire que Célidée puisse prendre pour du comptant les paroles d'Hippolyte. Les faits et les mots sont presque toujours en porte à faux. On se demande comment des gens qui vivent ainsi peuvent croire les autres et même se croire eux-mêmes à force de feindre. En tout cas, les deux femmes amoureuses des deux hommes, mais de façon différente, parle de façon différente. Célidée avoue assez sa tristesse. Hippolyte feint l'indifférence pour le deux. (Voilà donc une autre différence entre elles qui pourrait être importante.) « Pourvu que leur pouvoir se range sous le nôtre, / Je te donne le choix et de l'un et de l'autre ; / Ou, si l'un ne suffit à ton jeune désir, / Défais-moi de tous deux, tu me feras plaisir. / J'estimai fort Lysandre avant que le connaître ; / Mais depuis cet amour que mes yeux ont fait naître, / Je te répute heureuse après l'avoir perdu. / Que son humeur est vaine ! et qu'il fait l'entendu ! / Que son discours est fade avec ses flatteries ! / Qu'on est importuné de ses afféteries ! / Vraiment, si tout le monde était fait comme lui, / Je crois qu'avant deux jours je sécherais d'ennui. » Il ne

manquait plus que cela. Et, je le répète, le texte prouve que Corneille est un maître de la dramaturgie, mais aussi peut-être de la psychologie.

Dans la suivante, il est presque comique de voir comment Pleirante est pour ainsi dire en retard sur les complications de ces jeunes gens : il vit dans un monde où ce qu'on dit est vrai parce qu'on ne ment pas et que sur les questions sérieuses on ne change pas sans arrêt. Je me demande s'il est porteur d'une vision de bon sens qu'entérine Corneille, ou s'il est le naïf qui ne comprend rien à la vie telle qu'elle est. (Je n'ose pas employer l'expression la « vraie vie ».)

Dans la suivante, quand Célidée explique à son père Pleirante ce qui se passe, du moins selon elle (elle a tout faux), celui-ci est surpris. Il se moque des jeunes gens et surtout de sa fille Célidée ; il prétend qu'elle invente toute cette histoire parce qu'elle est tombée amoureuse de quelqu'un d'autre. À la limite, cet homme de bon sens touche presque au vrai, mais les esprits et les cœurs de ces jeunes sont si doubles et compliqués qu'il est difficile de savoir ce qui est vrai : on est dans une sorte de chambre des miroirs où tout est, ou peut être, vrai ou faux ou vrai et faux en même temps. C'est étourdissant, mais on comprend que Corneille est plutôt satisfait d'avoir créé cette intrigue et d'en tenir toutes les ficelles.

Dans la suivante, durant son soliloque, Célidée sonde enfin son cœur et se rend compte qu'au fond, elle aime encore Lysandre. C'est comme si elle sortait d'un rêve éveillé. Mais elle résiste encore. Je tiens à noter que dans ce monologue où, enfin, Célidée se dit la vérité, elle prétend que tout son malheur et ses souffrances lui viennent de l'infidélité de Lysandre. Cela est faux. Elle se ment encore au moins un peu. Elle, mettons son

arrogance ou sa vanité, elle, par son arrogance ou sa vanité, est certes une cause partielle de la situation.

Dans la suivante, Corneille fait une première mise en abyme : le mercier prétend que la lingère est si extravagante qu'on risque de l'imiter pour la représenter dans une comédie. Il n'en reste pas moins que cette dispute doit avoir (ou pourrait avoir) quelque lien avec l'intrigue principale. Certes, on y rappelle qu'on est à Paris, qu'on se trouve dans le monde quotidien. Mais il me semble aussi qu'on suggère en écho que les êtres humains sont souvent en dispute et qu'ils exagèrent quand ils parlent.

Dans la suivante, Florice, la suivante d'Hippolyte, et Cléante, le serviteur de Dorimant, viennent chercher les choses achetées au début de la pièce, soit trois jours avant.

Dans la suivante, Aronte rend compte à Florice de la situation : il est dans les mauvaises grâces de son maître, lequel est encore amoureux de Célidée. La suivante d'Hippolyte, qui est sans aucun doute, la meneuse de toute l'intrigue, Florice donc promet de corriger la situation.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, l'accusation du mercier rappelle la malhonnêteté de Florice, mais en l'inversant quant à l'intrigue principale : Florice est au service de sa maîtresse. En revanche, il signale l'entente que la lingère et Florice viennent d'établir. Je trouve ces dernières scènes magnifiques, ne serait-ce que parce qu'il signale une partie importante de tout le problème, soit la fidélité de Florice qui est infidèle en tout à l'infidèle en amitié et en amour qui s'appelle Hippolyte. Ou encore la fin de l'acte est d'une habileté admirable, ne serait-ce que parce que la scène représente sur le plan des affaires

le jeu de malhonnêteté et de rivalité qui est au cœur du reste du récit. « (La Lingère) Ainsi, faute d'avoir de bonne marchandise, / Des hommes comme vous perdent leur chalandise. / (Le Mercier) Vous ne la perdez pas, vous, mais Dieu sait comment ; / Du moins, si je vends peu, je vends loyalement, / Et je n'attire point avec une promesse / De suivante qui m'aide à tromper sa maîtresse. / (La Lingère) Quand il faut dire tout, on s'entre-connaît bien ; / Chacun sait son métier, et... Mais je ne dis rien. / (Le Mercier) Vous ferez un grand coup si vous pouvez vous taire. / (La Lingère) Je ne réplique point à des gens en colère. »

Dans la première scène de l'acte cinq, Lysandre revient au bon sens, soit à une meilleure connaissance de son cœur et de la bêtise de ses décisions précédentes, en particulier celle de tuer Dorimant, son rival. Mais il va jusqu'à désirer mourir si Célidée ne lui montre pas d'amour à nouveau. Cela finit de façon merveilleuse : Corneille est un grand poète de l'amour, de ses ambiguïtés et de sa folie. « Je pense avoir encor ce qui la sut charmer, / Les mêmes qualités qu'elle voulut aimer. / Peut-être mes douleurs ont changé mon visage ; / Mais, en revanche aussi, je l'aime davantage. / Mon respect s'est accru pour un objet si cher ; / Je ne me venge point, de peur de la fâcher. / Un infidèle ami tient son âme captive, / Je le sais, je le vois et je souffre qu'il vive. / Je tarde trop ; allons, ou vaincre ses refus, / Ou me venger sur moi de ne lui plaire plus, / Et tirons de son cœur, malgré sa flamme éteinte, / La pitié par ma mort, ou l'amour par ma plainte : / Ses rigueurs par ce fer me perceront le sein. » En évoquant le suicide plutôt que l'assassinat, il me semble que Lysandre pêche quand même contre la bienséance, parce qu'il fait fi des lois de la société au nom du monde de l'amour. Comment se fait-il que Corneille ait gardé cette tirade ? Peut-être répondrait-il qu'il doit la garder par vraisemblance, voire

par son devoir de bien représenter les choses, et ici un amoureux fou.

Dans la suivante, Lysandre redevient colérique et violent d'un coup et du fait de rencontre Dorimant à la porte d'Hippolyte. Les deux prétendent que l'autre cherche à éviter le duel en revenant en mots à leur amour initial.

Dans la suivante, lorsque Célidée apparaît, Dorimant quitte la scène. Cela laisse la place libre à Lysandre pour qu'il puisse s'expliquer avec Célidée. Mais il vient de voir qu'elle est éprise de Dorimant ; enfin, cela me semble.

Dans la suivante, en un sens, Célidée croit que Lysandre dit vrai quand elle le voit prêt à se suicider. Puis, elle le dispute parce qu'il n'est pas resté fidèle quand elle l'a rejeté. Franchement... Cela est d'autant plus injuste qu'il est bel et bien resté fidèle au début du moins et qu'il l'est de nouveau. Mais la colère de la jeune femme est conforme au mensonge à soi qu'elle a exprimé à la fin de l'acte quatre. Il n'en reste pas moins que c'est un mensonge.

Comme il arrive souvent, le tutoiement final de Célidée est le signe qu'elle est de nouveau amoureuse. Mais comme on est dans une pièce de Corneille, et du premier Corneille, non seulement a-t-on des épées nues sur la scène et mêmes quelques coups donnés et reçus, on a aussi des baisers, et de femmes qui les offrent sans honte.

Dans la suivante, Hippolyte avoue qu'elle a été amoureuse de Lysandre. (Mais elle n'avoue pas tout ce qu'elle a fait pour le gagner.) Elle ajoute que s'il est pris par Célidée, elle est maintenant prête à devenir l'épouse de Dorimant. Celui-ci, contre tout bon sens, en est ravi.

Mais depuis le début est-il question de bon sens dans ce coup de foudre de Dorimant pour Hippolyte ?

Dans la suivante, les deux femmes redeviennent amies, Hippolyte étouffe ce qui lui reste d'amour pour Lysandre, et Dorimant est satisfait de gagner ainsi la femme qu'il aime. Cela est presque ridicule. Et il est permis au spectateur (ou au lecteur) ne tout recevoir avec un grain de sel. Cela me rappelle les ridicules scènes de *deux ex machina* d'Euripide qui devait ajouter à l'effet *déboulonneur* des pièces qu'elles coiffaient. Dans la dernière scène de la pièce, tout se règle, et même les serviteurs rusés, Aronte et Florice, sont pardonnés. Les deux dernières répliques font assez sentir que cette fin, arrangée par les dieux (d'ailleurs, on parlait du ciel dans la scène précédente) est invraisemblable.

Je note que je n'ai pas grand-chose à remarquer à la fin de la pièce, et en somme pour le cinquième acte. C'est dire comment il me paraît problématique, voire artificiel. À moins encore une fois qu'il ne soit qu'une sorte de clin d'œil de l'auteur. L'illusion comique, en somme...